

En quête de sens

Carole VILLEMEN, FOF-Grand Est

Depuis le premier jour de mes études et jusqu'à aujourd'hui, je me suis toujours sentie chanceuse.

Chanceuse d'aller étudier et travailler avec joie.

Chanceuse d'avoir un métier qui, depuis trente ans, me fait briller les yeux quand j'en parle à mes proches ou à mes collègues.

Je me sens chanceuse quand j'ai le sentiment de faire une orthophonie inspirante pour mes stagiaires.

Chanceuse aussi d'avoir une activité professionnelle en cohérence et en harmonie avec les valeurs personnelles qui m'animent.

Chanceuse de ne pas ressentir de dissonance entre mon métier et mes convictions.

Chanceuse aussi de pouvoir me former à ma guise pour continuer à expliquer, argumenter, soutenir mes convictions avec force et assurance et pouvoir supporter cette intranquillité nécessaire à notre métier.

Mais voilà, je ne sais plus si je dois dire sens ou sentais, ressens ou ressentais, car depuis quelques mois, je suis réellement chamboulée par les dernières décisions imposées à notre profession.

Je repense de plus en plus souvent au film **En quête de sens** réalisé par Nathanaël Coste et Marc de la Ménardière.

On y voit de nombreuses personnes se questionner, se dire en quête de sens, recherchant une congruence entre leur travail et leurs idéaux.

Je suis interpellée et ne peux m'empêcher de me questionner en ce sens, de plus en plus régulièrement.

Protocoles, télésoin, plateformes en tous genres, apparition de nouveaux troubles, confusion des métiers et des compétences de chacun...

Toutes ces nouveautés, créations, acceptations des uns et refus des autres questionnent fortement le sens de mon métier.

Depuis quelques mois, je doute et je suis moins joyeuse.

Mon métier a-t-il encore du sens ?

Oui, Mon métier a du sens quand je prends le temps d'écouter et de recevoir longuement une ancienne patiente et son mari.

Au téléphone, Mme R parle vite, je la sens tellement angoissée que je lui propose un rendez-vous dans la semaine alors que je dis depuis un moment ne plus avoir aucune disponibilité.

Personne ne m'écoute, le médecin, le neurologue disent que c'est de ma faute s'il ne va pas bien mais moi, je sens que quelque chose ne va pas, je le sens, je le sais !

Silence.

Pleurs.

Je la sens démunie, à bout.

Le jeudi matin de cette même semaine, je reçois donc Madame et Monsieur R.

C'est Mme R qui formulera une demande précise pour ce bilan.

Elle a repéré des signes cliniques qu'elle juge inquiétants : une lenteur au niveau du débit, des troubles de la mémoire, un manque du mot.

J'essaye à plusieurs reprises de questionner monsieur R mais son temps de parole est limité.

Il a peu de place pour dire ce qu'il pense et cela semble parfaitement lui convenir.

Derrière son masque, son visage me semble apathique. Sa voix est extrêmement monotone.

Il attend, il écoute parfois, regarde dehors, souvent.

Il ne semble pas vraiment concerné.

Mme R me présente la lettre du neurologue. Une copie lui a été remise par le médecin généraliste.

En conclusion, je peux y lire : je n'ai aucun argument pour évoquer une pathologie neurologique évolutive chez M.R dont l'examen neurologique reste normal. Il faudra avant tout insister auprès de son épouse pour qu'elle arrête de surveiller son mari de façon excessive et qu'elle cesse de se montrer aussi anxieuse !

Pour ma part, je note une cohérence entre les signes cliniques notés et les exemples donnés.

Je partage les inquiétudes de Mme R et propose un bilan complet.

Je décide de partir non pas d'un bilan ou d'un protocole mais des signes cliniques repérés par Mme R :

dysarthrie - manque du mot - troubles de l'évocation, de la compréhension et de la mémorisation - dysphagie.

Dès la fin de mes investigations cliniques, j'appelle le médecin généraliste de M. R pour lui faire part de mes conclusions et surtout de mes inquiétudes.

Il m'écoute attentivement, me questionne.

Très rapidement, un rendez-vous est pris chez un autre neurologue puis à l'hôpital.

Le diagnostic de SLA et d'une démence fronto-temporale débutante est posé.

Mme R n'est bien évidemment pas rassurée mais elle est soulagée de ne pas être la cause des problèmes de son mari. Elle me remercie de les avoir reçus, d'avoir pris du temps pour les écouter, de les avoir considérés comme sujets et non objets de soins.

Mon métier a du sens à chaque fois que je décroche mon téléphone pour une nouvelle demande de bilan, que je questionne, demande de préciser le pourquoi cette nécessité.

Un mardi soir à 18H15 alors que je m'apprête à quitter le cabinet, je m'entends demander d'emblée à cette maman qui souhaite un rendez-vous si son enfant a déjà été suivi en orthophonie. Je ne sais pas pourquoi je pose cette question, à ce moment là... peut être ai-je perçu qu'il n'est pas inhabituel pour cette dame d'avoir affaire à une orthophoniste.

Elle me confirme qu'effectivement une rééducation est déjà en cours chez une collègue du village voisin.

Je questionne sur ce qui motive ce désir de changement puisque la fillette aime se rendre chez l'orthophoniste et apprécie le travail proposé.

Un diagnostic n'a pas été posé et la maîtresse insiste pour obtenir une réponse précise à son questionnement.

Je prends le temps d'expliquer à cette maman que sa fille a visiblement bien investi son orthophoniste et le travail proposé et qu'il serait dommage de ne pas poursuivre.

Je prends le temps de donner mon point de vue, d'expliquer que parfois on a le nez dans le guidon et qu'effectivement on oublie parfois de partager nos observations, de questionner les progrès, les attentes des uns et des autres, de s'ajuster.

Je rajoute que, de par sa formation, toute orthophoniste est prête à être interpellée, à recevoir le questionnement de ses patients et que ma collègue, que je connais bien, le sera assurément.

La dame du coup de fil de 18H15 a bien repris contact avec son orthophoniste et peut-être senti l'importance de la relation thérapeutique.

Mon métier a du sens quand je continue à me rendre chaque semaine chez une patiente atteinte de la maladie d'Alzheimer malgré des difficultés maintenant envahissantes.

Elle ne reconnaît pas toujours ses proches, oublie ce qu'elle est en train de dire, ne sait jamais ce qu'on attend d'elle, mêle les générations, quitte fréquemment le réel pour se réfugier dans un passé moins douloureux.

Madame S ne questionne jamais mon identité, elle semble me reconnaître ; parfois, il faut que je lui rappelle simplement le pourquoi de mes visites.

Elle accepte alors volontiers nos séances de travail.

J'essaie de rebondir sur ce qu'elle dit, de lier ses propos, nos propos.

Nous avons l'une et l'autre le souci de converser et moi j'ai celui de rester garante de la cohérence de nos échanges.

Ce qui est parfois bien compliqué, surtout ces dernières semaines.

Un jour, elle se montre très agitée et préoccupée.

Je me permets de la questionner.

Elle parvient à parler de sa tristesse, celle d'avoir perdu récemment son frère. Du fait de la crise sanitaire, elle n'a pu se rendre à ses obsèques.

Elle semble s'être construit un endroit symbolique pour penser à lui. Une statue d'angelot lui permet de penser et d'évoquer ce frère décédé (qui devient parfois son fils ou son père) à chaque fois qu'elle passe à proximité.

Ce jour là, je la sens profondément bouleversée.

Elle se met à pleurer.

Elle est inconsolable.

Je lui demande si elle souhaite me voir partir. Sa réponse est cohérente et en parfaite adéquation avec la situation.

En effet, elle peut dire qu'elle préférerait effectivement être seule, qu'elle est trop triste pour travailler.

Madame S qui peine maintenant à marcher, fait l'effort de se lever.

Elle tient à me raccompagner, s'excuse sincèrement d'écourter notre séance en me touchant le bras et me regardant intensément.

Durant cette courte séance, je me suis vraiment sentie à ma place d'orthophoniste.

J'ai permis à ma patiente de parler de sa tristesse, de faire des choix, de rester la maîtresse de maison dans cette maison qui semble ne plus être la sienne, de redevenir la femme polie et courtoise qu'elle a toujours été.

C'est la dernière fois que je voyais cette dame qui m'a offert tant de satisfaction durant nos années de travail partagé.

Elle est sortie de ma vie professionnelle comme elle y est entrée avec beaucoup de finesse, de gentillesse et d'attention à l'autre.

Mon métier a du sens quand je refuse de participer à une réunion de l'équipe de suivi de scolarisation pour un enfant sans langage en toute petite section de maternelle qui a bien du mal à accepter le cadre proposé.

En quête de sens

En quête de sens

Quand je me vois questionner l'enseignante sur ce qu'on attend d'un enfant de 3 ans à l'école ? Sur le fait d'apprendre à être élève et sociable ? De la nécessité de laisser tout cela se vivre et d'éprouver avant de s'alarmer et de recourir à la MDPH.

Quand je perçois que notre échange la rassure, l'apaise, lui permet de regarder cet enfant turbulent et difficile à gérer un peu autrement.

Quand je l'entends dire qu'effectivement cette réunion peut être différée, qu'elle concède avoir suffisamment bien fait son métier en conseillant un bilan orthophonique et un autre au CMP pour un travail mère-enfant qu'elle a judicieusement senti nécessaire.

Mon métier a du sens quand je raccroche avec la conviction que chacune a pu affirmer son identité professionnelle en respectant celle de l'autre.

Mon métier a du sens quand j'accepte depuis plusieurs dizaines de séances que Sarah prenne une fois de plus la boîte de playmobil.

Quand je m'autorise à rester tranquillement présente et disponible, comme une éventuelle interlocutrice sans attente particulière.

Quand je la vois enfin me tendre des petits meubles pour que je l'aide alors qu'il n'y avait jusqu'à présent ni échange de regard ni attention conjointe.

Quand je l'entends répéter un mot puis un autre, me tendre des objets pour me laisser une place dans son jeu.

Quand je la sens me regarder de plus en plus souvent et attendre que je poursuive notre échange.

Oui, mon métier a du sens mais en aurait-il encore si :

Mme R et la dame de 18H15 avaient été forcées d'appeler une plateforme pour obtenir un rendez-vous chez une orthophoniste ?

Mon métier aurait-il encore du sens si je devais respecter un protocole précis d'investigation ou de soins ?

Mon métier aurait-il encore du sens si le nombre de séances était limité en fonction des pathologies et des résultats à obtenir ?

S'il me fallait justifier du contenu de mes séances et travailler impérativement certaines fonctions précises ?

Mon métier aurait-il encore du sens si je n'avais plus le choix de mes formations ?

Si les orthophonistes étaient présentes dans les écoles comme le préconise Madame Sophie Cluzel, secrétaire d'État chargée des personnes handicapées ?

Mon métier aurait-il encore du sens si la FOF ou les ACC n'étaient plus là pour me soutenir ou m'aider à résister ?